L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 juillet 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	82	25
Midi.....	92	30
3 P. M.....	94	31
9 P. M.....	94	31

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton,
3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'actualité.
Farces d'atelier.
Le Français tel qu'on le parle au Canada. (Notes et impressions.)
Feuilleton.
5me PAGE.
Faits Divers.
Modes d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs—Les variations de la beauté.
6me PAGE
Le Destin, Louis Champeaux
La Quarantaine, Ludovic Naudeau.
Cuisine.
8me PAGE.
Mondanités.
Lydie.
Le Châtiment.

ATROCITES PERUVIENNES.

Les journaux anglais commentent avec indignation les atrocités révélées par le rapport de sir Roger Casement sur l'industrie du caoutchouc dans le district péruvien de Putumayo.

Le "Truth" ayant signalé naguère avec insistance les mauvais traitements auxquels les Indiens étaient soumis de la part de la "Compagnie péruvienne de l'Amazone" pour l'exploitation du caoutchouc, sir Edward Grey chargea le consul général anglais à Rio, sir Roger Casement, d'une enquête dans le Putumayo. L'intervention anglaise se justifiait amplement par le fait qu'un certain nombre des employés indigènes de la Compagnie de l'Amazone étaient des nègres des Barbades, sujets britanniques. Sir Roger Casement accomplit son enquête au cours de l'automne 1910.

Les résultats de ses recherches, si accablants qu'ils soient, n'ont point été contestés ni par le principal représentant local de la Compagnie, un certain senor Tizon, ni par le gouvernement péruvien. Les cruautés accomplies par la Compagnie de l'Amazone ont fait tomber la population indigène, dans la province mise en cause, de 50.000 habitants en 1906, à 8,000 en 1911.

Le Livre Bleu contenant le rapport de sir Roger Casement rapporte les plus incroyables abus. Presque partout, dit-il, dans le district visité, les Indiens portaient sur leur corps des traces de coups et de cicatrices. Les femmes et les enfants étaient, eux aussi, martyrisés par les agents de la Compagnie.

Le plus impitoyable à l'égard des Indiens était un Bolivien élevé en Angleterre et nommé Angelo Normand. Ses crimes sont inqualifiables et innombrables.

Un autre, un Colombien nommé Aquileo Torres, est également dénoncé avec indignation par sir Roger Casement. Torres était passé maître dans l'art de fouetter les indigènes. Il leur coupait aussi très volontiers les oreilles. Jeruim Vasques rivalisait avec lui de cruauté. Certain jour du mois d'août 1910, il fit assassiner treize Indiens, hemmes, femmes et enfants, sur la route de Caqueta à Morelia.

Les agents de la Compagnie contraignaient par la violence les Indiens à exécuter tous les travaux nécessaires à l'exploitation : constructions, plantations, récolte du caoutchouc. Sur leur refus, les pires supplices s'ensuivaient. L'Indien qui ne fournissait pas la quantité de caoutchouc prescrite était fouetté, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuivit. Des femmes et des jeunes filles périrent de cette façon-là. Quand la vue de leur agonie devenait trop pénible, les bourreaux s'en débarrassaient en les tuant à coups de fusils. Parfois encore, les agents de la Compagnie faisaient mourir de faim ou par la strangulation les Indiens trop lents à fournir leur quote-part de caoutchouc.

Un natif des Barbades, Stanley S. Lewis, raconte qu'il a vu des Indiens tués "par sport". Les agents de la Compagnie peruvienne de l'Amazone s'amusaient, le plus souvent après boire, à les attacher à des arbres et tiraient sur eux, s'en servant comme de cibles. Un autre témoin a vu une vieille femme suspendue par les pieds à une branche d'arbre et brûlée vive dans cette position.

Les révélation du Congo, écrit le "Daily News", pâlissent en regard de ces nouveaux crimes.

Le "Daily Chronicle" annonce que, si sir Edward Grey a pris la décision de publier ce rapport sous la forme officielle, c'est parce que le gouvernement péruvien a ajourné jusqu'au 1er janvier 1913 la présentation d'un projet de réforme quelconque.

Le "Times" juge très sévèrement l'attitude du gouvernement péruvien.

Une sanction est indispensable, dit le "Times", qui estime qu'une bonne mesure à prendre serait l'établissement dans le district de Putumayo d'une mission religieuse subventionnée par le gouvernement péruvien. Le "Times" termine son article en rendant hommage à sir Edward Grey qui a ordonné l'enquête et à sir Roger Casement qui, dans des circonstances difficiles et au milieu d'une hostilité avouée, a mené à bien ses investigations.

FARCES D'ATELIER

Paris, 15 juillet.

On a lu la mésaventure qui est arrivée à M. de Montesquiou, l'auteur des "Hortensias bleus," et la suite judiciaire que cette aventure a eue.

M. de Montesquiou avait organisé une fête dans sa maison de campagne et y avait invité deux ou trois cents de ses amis. Pour leur faire passer quelques heures agréables, il s'était assuré le concours de comédiens et de comédiennes en renom : on devait entendre de la musique, admirer des danses harmonieuses.

Le jour venu, l'amphitryon s'aperçut avec stupeur que personne ne se rendait à son invitation. Au lieu de trois cents personnes, il y en avait une vingtaine. Les artistes attendaient, ne sachant que faire....

Que s'était-il produit ? Ceci tout simplement, qu'un mystificateur avait fait paraitre le matin dans différents journaux mondains une note indiquant que, par suite du mauvais temps, la fête était contremandée.

M. de Montesquiou a trouvé que la plaisanterie dépassait les bornes et il a adressé une plainte contre inconnu au procureur de la République. Que cette plainte doive aboutir à une sanction pratique, c'est bien douteux. Allez donc retrouver l'auteur d'une note de cinq lignes, imprimée à la machine et envoyée à des journaux ! De telles enquêtes sont vouées à l'insuccès et le mystificateur, en admettant qu'il soit légalement punissable, restera pratiquement impuni.

——

Le goût de ces sortes de plaisanteries a toujours été vif dans notre pays. Au fond, les farces d'atelier et les brimades militaires ont la même origine. Il s'agit de se procurer, grâce à la crédulité de certaines personnes, quelques instants de gaîté.

Au régiment, les anciens chargent un "bleu" d'aller chercher au corps de garde la clef du champ de manœuvres ou d'aller prendre à la salle des rapports le parapluie de l'escouade.

C'est là une mystification du même genre, identique dans son principe, bien que moins compliquée dan. ses modalités que celle dont M. de Montesquiou a été la victime. Les rapins ont la spécialité de ces plaisanteries. Qui n'a lu les "Mystères de Paris" et les supplices infligés par le peintre Cafrion au concierge Pipelet :

Vive M. Pipelet,
De Vénus il est le reflet !
Vive M. Pipelet.
D'Adonis il est le portrait !

chantaient les rapins déchaînés autour du malheureux concierge.

Dans tous les ateliers de l'Ecole des beaux-arts, on pratique encore de nos jours ce sport un peu spécial. Il faut ajouter cependant que, dans ce cas, on est prévenu, et que, pour "marcher", il faut être bien naif. Ce qui fait la grandeur épique de certaines mystifications plus compliquées, c'est au contraire leur soudaineté et leur vraisemblance logique.

——

Le maitre du genre est mort il y a quelques années. Il s'appelait Paul Masson. Il avait été magistrat, avait écrit quelques ouvrages et employait ses loisirs à se gausser de ses contemporains. Sous le nom de Lemice-Terrieux, il obtint dans Paris une formidable popularité.

Son succès faisait la joie des uns et le malheur des autres. Il y eut une période pendant laquelle personne, pour peu qu'on fût connu et en vue, ne pouvait se sentir en repos : ou bien on était déménagé par force, au moment où l'on s'y attendait le moins, ou bien, quand on avait des invités, on était envahi par des garçons de bains et des charbonniers convoqués pour une livraison urgente.

Les dîners décommandés par le mauvais plaisant ne se comptaient plus ! Parfois aussi, on pratiquait l'opération inverse. C'est ainsi que M. Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure, vit, un soir, arriver chez lui trois cents personnes qu'il n'avait pas invitées. C'est une question de savoir s'il est plus agréable d'être surpris par la venue d'hôtes imprévus ou par l'absence d'hôtes attendus?

Lemice-Terrieux appliquait les deux méthodes et n'avait pas de préférence. Après lui, comme toutes les modes, celle de la mystification a subi une éclipse. De temps à autre, pourtant, on voit ce genre se réveiller. Il y a quelques années, un de nos jeunes confrères, appartenant à la rédaction d'un grand journal, qui était allé passer quinze jours dans le Midi, fut tout surpris, en rentrant à Paris, de trouver des lettres de félicitations dont l'origine lui échappait. Il se renseigna et apprit qu'en son absence un camarade avait posé sa candidature au conseil municipal dans le quartier Montmartre.

Ai-je besoin d'ajouter que les affiches imprimées en son nom étaient une accumulation de plaisanteries variées, un portrait ironique de ses mœurs et de ses habitudes. Un certain nombre d'électeurs s'y étaient pourtant laissé prendre et lui avaient donné leurs suffrages. Pendant quelques mois on le vit se promener, le nez en l'air, dans les rues, cherchant à découvrir les papillons et les proseisions de foi dont on avait orné son quartier.

——

Elle était du même genre, la manifestation solennelle qui eut lieu, il y a quelques années, au ministère des Affaires étrangères, dans le bureau de M. Mollard, chef du protocole. En l'absence de cet honorable fonctionnaire, quelques-uns de ses collègues s'étaient proposé de faire une farce imposante à un de leurs camarades qui professait pour les décorations un goût innocent mais excessif.

Sur du papier à en-tête, couvert d'une écriture bien moulée, on informa la victime qu'à titre exceptionnel, le Président de la République lui avait décerné la médaille de Sainte-Hélène, réservée aux anciens soldats de Napoléon Ier. L'amateur de décorations n'y regarda pas de si près : on lui offrait une croix de plus, il la prit et subit sans broncher les discours emphatiques par lesquels on lui signalait la valeur de cette distinction.

Je ne veux point prétendre que de telles plaisanteries soient particulièrement raffinées. On a dit que le calembour était la fiente de l'esprit humain, et ces mystifications ne sont, au total, que des calembours en action. Force est, cependant, de constater que, quand on assiste à l'une d'entre elles, on résiste difficilement à une folle envie de rire C'est pour la même raison qu'on est toujours pris de gaieté quand on voit quelqu'un tomber, et cela prouve évidemment que la nature humaine n'est pas toute bonté. Mais cela mérite-t-il les sanctions judiciaires que sollicitent les victimes justement mécontentes de ces atteintes à leur tranquillité? Il est permis d'en douter.

LE FRANÇAIS

TEL QU'ON LE PARLE

AU CANADA

NOTES ET IMPRESSIONS

Je me rappellerai toujours mon arrivée au Canada. M'avait-on assez dit que j'y entendrais conservé le pur français de Louis XIV !.... C'était vrai, du moins en partie ; mais la première impression fut plutôt malheureuse.

Embarqué la veille à New-York, je me réveille au petit jour, par un matin de fin d'octobre, dans un paysage nouveau. Assis dans le fumoir du Pullman, je regarde les grandes campagnes déjà toutes dépouillées, humides des premières gelées blanches de l'hiver, et semées çà et là de petites maisons de bois peint, pareilles à des joujoux, comme on en voit en Dalécarlie. Mon voisin, un grand diable aux joues bleues, à casquette de voyage, tire depuis un moment sur sa pipe, de l'air de quelqu'un qui cherche à lier conversation ; finalement, il accouche de cette phrase extraordinaire :

—"Nous sommes "dûs" à sept heures ; mais je crois que nous serons une bonne heure "en arrière....."

Aie!.... C'est cela le français de Bossuet !

***

Deux heures après, nous voilà pleinement rassurés : nous sommes à Montréal, chez l'archevêque de cette grande ville, qui nous reçoit à bras ouverts, avec cet air de jeunesse qui est un charme de plus dans une si haute dignité, et cette grâce d'accueil qui est propre aux prélats d'éducation romaine. Nous parlons de nos amis communs, René Bazin, Etienne Lamy, et de ce pauvre Brunetière, qui est venu ici il y a quelques années, et dont la mort précoce semble ici un deuil de famille. Nous allons visiter la célèbre Université Laval, où la voix du grand orateur se fit entendre naguère, et où se tient aujourd'hui le congrès du parler français. Quel souvenir peut laisser le son d'une parole ! Comme on aime ici le bien dire, l'éloquence !

"...Et argute loqui", je me rappelle les mots de César par nos ancêtres les Gaulois ; ils ne s'appliquent pas moins aux Canadiens d'aujourd'hui. Il faut voir quelle carrière fait là-bas un homme qui sait parler, un Laurier ou un Bourassa. Décidément, on ne nous avait pas trompés : nous sommes bien en terre française.

***

En somme, les Canadiens résistent mieux que nous à l'invasion des mots anglais. Ils se défendent pied à pied. Ils s'efforcent de nous entendre, sans même nous en apercevoir, malheureux que nous sommes ! trahir le bon français, et émailler nos discours de locutions exotiques. Nous prenons le "tramway," nous montons en "wagon." Le Canadien ne se sert que de "chars" (il prononce : chaârs.) Il dit : le char urbain, le char restaurant, le char-dortoir. Au lieu des "rails," il dit les "lisses." Jamais il ne dira un "square," mais un "carré". Et cela est puéril, et cela est touchant. Et bien souvent, là-bas, je me suis surpris à rougir, moi, le Parisien, d'être moins scrupuleux, moins puriste, moins surveillé que mes amis les Canadiens, et d'être parfois pour eux un objet d'inquiétude ou de scandale.

***

Nous avons un ami qui est un magnifique exemplaire de la race. C'est un gars de six pieds de haut, large et gros à proportion : quarante ans, avocat, et l'un des premiers du pays, député, professeur, prodigieusement occupé, ne dormant pas, poussant de front le droit, la politique et les affaires,—un type splendide d'énergie pléthorique et joviale. Quoique né au village de Chamblis (province de Québec) et n'étant jamais venu en France, c'est le Normand par sang, authentique et irréconsiable ; il en a le large accent traînant et nasillard, les diphtongaisons un peu aigres ; il faut l'entendre dire : "Les Anglais," un "étaat...." Brr ! Il fait "freit" ce matin.... C'est un joli "endroit".... Je vous "espérerai" ce soir "à la brunnate..." Coiffez-le du casque à mèche, faites-lui endosser la blouse bleue : c'est tout vivant Antoine-ma fine ou le père Milon, de Maupassant, menant grand train sa haridelle et buvant le calvados. Transportez-le au Nouveau-Monde, dans des conditions de vie plus libre, et où tout s'organise sur une échelle plus vaste : l'instinct conquérant se réveille, vous avez l'aveux, le député d'aujourd'hui, le premier ministre de demain.....

***

Voici, au hasard de la mémoire, un petit dictionnaire de conversation canadienne :

—"Il est tombé hier une belle "bordée" de neige.

—"Aujourd'hui, le temps est sec : il y a du vent. Jour de "poudrerie".

—"Dites-moi pas ça".

—"Qu'est-ce que cela "goûte" ? (Quel goût cela a-t-il ?)

—"Laissez faire, y a pas de soin (cela ne fait rien.)

—"N'oubliez pas de "mailer" mes lettres (les mettre à la poste, à la "malle".)

—"Servante généraie" (bonne à tout faire.)

—"Avez-vous reçu tout votre "batin" ? (bagages, hardes.)

—"Je m'en vas mettre le "vaisseau" sur le feu (la casse role.)

—"J'irai chez vous "quand et lui" (avec lui. Ainsi Châteaubriand : "Mon père m'emmenait quand et lui à la chasse....").

Quelques noms propres : La Tulipe, La Framboise, La Liberté, La Joie, Va-de-bon-cœur....

***

Il y a au Canada une fête charmante, c'est la récolte de l'érable. Châteaubriand, dans les "Natchez," en fait une description exquise, sorte de chaste bacchanale indienne, qui peut lutter de grâce avec les plus parfaites églogues de Théocrite ou de Chénier.

Les choses ont beaucoup changé depuis cent vingt ans. Les villes se sont peuplées, les costumes ont perdu toute espèce de pittoresque. Cependant la fête de l'érable continue, chaque année, à être pour tout le pays la vraie fête du printemps.

Au moment de la fonte des neiges, une circulation abondante gonfle les fibres lisses de l'arbre. Cette sève, condensée par les légères gelées de la nuit, s'écoule aux rayons du soleil en une sucre un peu poisée. Ce liquide recueilli est distillé par évaporation dans des alambics primitifs, au milieu des érablières ; on obtient d'abord une eau à peine sucrée, puis un sirop épais, et enfin une sorte de gomme, pareille à une gelée un peu fluide et d'une saveur très agréable. Ces diverses opérations sont toujours le prétexte de longues parties à la campagne, dans les bois humides et frileux, que les dernières neiges, qui achèvent de se dissoudre sur la terre noire, transforment en marécages.

Alors, on oublie tout, le temps et la distance : on se retrouve transporté dans la vie forestière que menaient les premiers colons. Chose curieuse ! c'est cette scène exotique qui donne le plus vivement l'impression du "vieux pays" de la France d'ancien régime, hardie, militaire, agricole... Il est rare qu'à la fin du repas quelqu'un de la bande ne se lève et n'entonne une chanson, et c'est une chanson de chez nous, une de celles que chantent nos troupiers sur les routes, et à laquelle, de l'autre côté de l'Océan, j'ai cru souvent que leurs voix fraternelles allaient répondre, en reprenant le refrain. C'est :

"Auprès de ma blonde..."

ou

"En revenant de noce, j'étais [bien fatigué....

Pourquoi ces simples airs remplissaient-ils mes yeux de larmes ? Pourquoi là, plus qu'ailleurs, retrouvais-je la patrie ? Puissance de la musique, de la mélodie populaire qui a bercé notre enfance ! A travers l'espace et le temps, vous réunissez les deux France, l'ancienne et la nouvelle, et les cœurs accordés y battent encore d'un même rythme....

VIATOR.

FORT ESPAGNOL.

La troupe d'opérette donnera aujourd'hui pour la première fois, "Nell Gwynn" de Planquette. Au dire des amateurs de musique cette opérette est l'une des meilleures de l'auteur des "Cloches de Corneville". Nous sommes sûrs qu'avec des artistes tels que Mlles Vera Stanley, Margaret Felch et M. Martin Pache la troupe remportera un nouveau succès

Elle s'évanouit quand on lui décerna son premier prix de tragédie :

—C'est le comble de la modestie : se trouver mal quand tout le monde vient de vous trouver bien !

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 53 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

—Me pardonnerez-vous, père ?.... Et vous, ma mère ?.... dit-elle, affectant beaucoup de sollicitude : mais cette couturière s'imagine que j'en suis toujours à mes mesures d'il y a six semaines. Vous voyez, docteur ! dit-elle à Mathias Gévolski : elle n'est pas si malade que vous le prétendiez, votre désobéissante petite amie !.... Je n'ai pas eu d'autre ressource, pour venir recevoir lord Cateley, que de revêtir ce costume de ma mère !

A ces mots, brusquement, le maharajah se tourna vers lord Cateley.

Celui-ci, jusqu'à cet instant précis, avait conservé l'attitude la plus correcte, presque froide ; sa volonté parvenait à comprimer son cœur.....

Mais.... à l'évocation de la morte.... il blêmissait, ses lèvres tremblaient.....

Il fut très visible, pour le maharajah, que son hôte déployait une somme considérable d'énergie, pour demeurer maître de lui. Quelques secondes encore, sa mâchoire se contracta, son regard se voila.....

Mais comme la petite princesse daignait lui tendre la main, il put, sans aucun frisson dans sa voix, le complimenter sur sa beauté, sur sa grâce.... Et l'expression de bonheur de la princesse grandit encore.

Matjari avait rejoint le maharajah et murmurait en hindou :

—O maître.... Sa mère !

—Tais-toi et regarde bien !

Mais lord Cateley n'offrait plus aucun sujet de remarque.

Il avait payé son tribut d'hommage à la princesse, comme à la princesse Sahadjah.

Il ne faisait aucune difficulté maintenant pour se laisser accaparer par ces philologues, qui tenaient absolument à éclaircir la question de la similitude des idiomes.

Tous les invités, à présent, voulaient être présentés à la princesse Kita, qui ne se laissait accaparer par personne, elle !

Et ces messieurs ayant entraîné lord Cateley dans le fumoir, la princesse l'y rejoignait bien vite, au moment où un domestique offrait une tasse à l'explorateur.

Le maharajah était aussi sur le seuil du fumoir.... Ses yeux se croisèrent avec ceux de sa fille : il lui fit un signe.... Elle comprit ; elle en avait eu tout de suite la pensée, d'ailleurs, que son père voulait qu'elle donnât une marque de sa bienveillance à cet Européen.

D'un petit geste elle écartait le domestique. Puis, prenant sur une étagère une minuscule tasse de porcelaine ancienne que des émaux rendaient transparente, elle y faisait verser du café et allait l'offrir à lord Cateley.

Un grand frisson s'emparait encore de celui ci.... Il essayait vainement de remercier : les paroles s'étranglaient dans sa gorge.... Et ses doigts ayant saisi la tasse, la serraient si nerveusement.... qu'il la brisa !

Les paroles lui revinrent, alors, pour s'excuser de sa maladresse.....

Mais la princesse Kita éclatait de rire.

—Je savais bien, dit-elle, que vous allies la briser !....

Il parvint à rire un peu, aussi, et dit :

—Parce que mes grosses pattes ne sont pas capables de tenir des objets aussi délicats, Altesse !

Un peu malicieuse, elle répondit :

—Il y a quelque chose de cela, milord.... Mais c'est du bonheur que cela veut dire, pour vous, pour nous !.... Ne regrettez donc pas un aussi heureux présage !

VIII

JEAN LE KERLACQ S'AMUSE

Il est vrai qu'il n'avait jamais guère fait que cela, en son existence !.... même lorsqu'il était sous les griffes de la justice : car rien n'est plus amusant, pour un esprit humoristique, que de se jouer du grand appareil légal !..

S'amuser !.... Eh ! il n'avait guère fait que cela, depuis que ses petits yeux gris avaient connu le soleil !.... Il s'amusait tout le temps au berceau.... on le lui avait affirmé.... Il s'amusait et jouait des tours pendables, à l'école de son village.... quand il y allait : car, avant qu'on le mît dans un lycée, il connaissait à peu près autant de journées buissonnières, que d'heures de classe.... Au lycée, il n'avait pas son pareil pour organiser des "bouzins" ou pour confectionner des petits bonshommes en papier, qu'il attachait à une ficelle, laquelle ficelle était encastrée dans une boulette de papier mâché, qu'il envoyait magistralement au plafond.... Avant sa première communion, il fumait des cigarettes au nez et à la barbe de ses surveillants.... Il n'avait pas encore un poil sous le nez qu'il "sautait le mur" comme un soldat de la classe.... Aussi, s'étonne-t-on fort de ce qu'il fût capable de passer ses bachots : il n'en tirait pas vanité ; c'était sa chance, et y a-t-il rien de plus amusant que la chance ?

Au quartier Latin, elle ne l'avait jamais quitté ; car lorsqu'il n'avait plus le sou, son camarade Gerfaut ne lui refusait jamais les louis nécessaires....

N'était-ce pas la chance la plus amusante encore, qu'un vieux médecin de Clamart eût bien voulu lui vendre sa clientèle à crédit ?.... et qu'il eût trouvé, juste à point, une belle personne brune, comme il les aimait, possédant des économies, et qui avait consenti à devenir son épouse pour lui permettre de s'établir bien correctement !

Ici, il y avait un petit nuage dans l'existence de Jean Le Kerlacq : si rieur, si philosophe que l'on soit, on n'a pas tout de suite "le sourire" quand on s'aperçoit qu'on a été joué, berné par une ferocesse !

Peut être avait il manqué son existence, à ce moment ?..... Il n'aurait eu qu'à montrer de la complaisance..... à fermer les yeux.... Sa femme était certainement intelligente : il lui fallait un mari pour faire son chemin : le mari l'aurait sans doute fait en même temps qu'elle....

Mais Jean Le Kerlacq ne mangeait pas de ce pain-là !.... Et quoique riant jaune, il avait ri tout de même et montré à la comédienne qu'il se moquait pas mal d'elle !.....

C'est au milieu de ce mélancolique débat de mariage qu'éclata le drame, où il faillit sombrer ! ....Car cela n'aurait plus été drôle du tout, "s'il avait dû tirer sa peine" jusqu'au bout !

Mais quel délicieux amusement d'inspirer la confiance la plus parfaite à ces gardiens.... au directeur de la maison, aux bonnes sœurs de l'infirmerie, au pharmacien dont il faisait les prescriptions !.... Comme il les faisait bien, quand il déclarait qu'il n'avait jamais été aussi tranquille, aussi heureux, et que cela le décolerait, lorsqu'une remise anticipée de sa peine le rejetterait dans la vie !.....

Et puis, comme il leur avait bien fié sous le nez !

Enfin, à partir de son évasion, tout n'avait été qu'amusement pour lui, dans le spectacle du monde auquel il avait assisté sous tant de latitudes !.....

Il est bien une légère déception quand il s'aperçut qu'aucune amitié réelle n'existait dans le cœur de son camarade Gerfaut à son égard.

Mais le ciel ne peut pas être perpétuellement serein.... Et Jean Le Kerlacq se réjouit très vite d'avoir perdu jusqu'à cette illusion !

Désormais, il considérait tous les hommes comme des polichinelles, les femmes comme des gredines.... La vie humaine n'était qu'un voyage qu'il faut faire en riant, en se donnant toutes les distractions possibles !

Et quel voyage pour lui ! que sa destinée avait entraîné aux quatre coins du monde.

Il n'avait, heureusement, que des besoins modestes : un plantureux repas de temps en temps : le mouvement perpétuel ; la mer autant que la terre, du tabac de toutes les latitudes ; de belles personnes de toutes les races.... mais auxquelles il ne faisait jamais l'honneur de les conserver aussi longtemps qu'une pipe !..

Est-il besoin d'autre chose pour vivre heureux en ce monde ?

Cependant, aux approches de la cinquantaine, Jean Le Kerlacq venait de sentir qu'il avait tout de même un cœur.... un cœur tout transformé désormais par la bonté de Mme Morel, par la tendresse de ses nièces !...

A continuer.